

Un cirque pour Catherine

Isabelle Plante

Numéro 63, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4635ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, I. (2003). Un cirque pour Catherine. *Brèves littéraires*, (63), 77–82.

ISABELLE PLANTE

Un cirque pour Catherine

Chaque fois que ma mère me regarde, elle pleure. Je la comprends. Lorsque j'ai aperçu mon reflet dans une baie vitrée du couloir menant en radiologie, un grand manteau glacé s'est abattu sur mes épaules. Le Fantôme de l'opéra m'est apparu, sinistre doublure boursouflée de la fille de treize ans que je suis encore sous ce masque d'horreur. J'aurais voulu hurler à cette abomination de partir, mais la tumescence qui me sert de lèvres a retenu mon cri, comme si des dizaines d'abeilles m'avaient attaquée. De mon œil droit, bouffi et entrouvert avec effort, j'ai contemplé, figée d'effroi, ma gueule tuméfiée de boxeur poids lourd en fin de combat. Les fractures de l'arcade sourcilière, de la joue et du nez ont englouti mon œil gauche et déplié un tapis de peau distendue dont j'ignorais jusqu'alors l'existence. Les multiples coupures colorent mon masque d'Halloween, tandis que mon monstrueux bec de lièvre camoufle les dents manquantes qu'on a dû recueillir, certaines flottantes dans ma bouche ensanglantée, d'autres incrustées dans les tendres parois de ma bouche, tels des mollusques arrimés au corail. Voilà donc ce que je suis devenue : une tête hypertrophiée à faire frémir n'importe qui, surtout sa propre mère écrasée sous la culpabilité. Une bouillie de chairs à moitié abrutie par la morphine, émergeant du brouillard, ici et là dans des moments de lucidité, pour saisir au vol des gestes, des mots, des silences.

Mesdames et messieurs, approchez. Vous allez assister à l'unique représentation d'un cirque tout à fait inusité. Les clowns préparent leur entrée en piste.

Tiens, papa arrive. Je reconnais son pas sec et rapide. Je sens sa main chaude semblable à un pain chaud sortant du four presser mon bras transpercé par la perfusion intraveineuse, puis effleurer mes cheveux encore gluants de sang coagulé.

« Catherine, mon trésor, c'est papa. »

Je ne me sens pas la force d'ouvrir l'œil. J'écoute la voix qui murmure des questions à maman. Je me laisse bercer par ce doux clapotis de leurs voix entremêlées ; événement si rare depuis que papa a quitté maman. Deux ans, déjà.

« Écoute-moi bien, Louis. Tu la feras attendre dans l'entrée principale de l'hôpital le temps que je sorte de la chambre. Ta jeune poulette, je ne veux pas la croiser ici. À collectionner les conquêtes, je comprends que tu manques de temps pour régler notre divorce ! »

Pitié, ne recommencez pas ! Je l'aime bien, moi, la nouvelle amie de papa. Jacinthe rit comme elle respire, et surtout, elle vient avec Vincent et Florence. Je crois qu'entrevoir les deux immenses billes bleues de la petite Florence me calmerait un peu. J'aime qu'elle me laisse prendre soin d'elle comme la petite fille que j'aurai un jour, si un homme veut bien se marier avec une femme sans visage. Je ressens soudain une envie de vomir mes viscères malgré les quantités industrielles de Graval qui coulent dans mes veines. Puis, le vide.

Je me réveille au bruit de chaises déplacées.

« Tu peux laisser Vincent ici avec moi en attendant que Jacinthe arrive.

— Dis oui, papa ! S'il te plaît ! »

Un marmonnement inconnu répond à mon père. Voilà François, le père de Vincent et Florence, sans doute. Qu'est-ce qui peut bien l'amener ici ? Tenter de réfléchir équivaut à m'assener de cruels coups de marteau dans la cervelle. J'y suis : il doit probablement accompagner son fils à un des rendez-vous suivant sa rémission. J'entends mon père commenter mon accident comme s'il s'agissait d'un fait divers touchant une personne inconnue. Selon l'auditoire, il varie son style ; tantôt il adopte le ton journaux à sensations, tantôt il relate les faits méthodiquement comme un véritable agent de la paix. J'ai mal à ses réflexions moralisatrices du genre « je-pense-que-dorénavant-Catherine-bouclera-sa-ceinture-correctement ». Pour la compassion, on repassera.

Une voix de femme. Où l'ai-je entendue, celle-là ?

« Catherine, Julie est venue te rendre visite. Elle a apporté un mignon petit mouton en peluche pour toi. »

Je n'en ai rien à foutre de sa peluche ! Je déteste la voix suppliante de mon père qui grimpe d'une octave à chaque fois qu'il prononce son nom. Comme s'il espérait que Julie et moi fassions enfin la paix. Faire semblant de dormir. Oublier celle qui a fait partir mon père et pleurer ma mère. Elle a partagé le lit de mon papa pendant huit mois, la Julie. Puis, elle a tiré sa révérence. Si elle avait eu des petits enfants, j'aurais été plus gentille avec elle.

« Bonjour Julie. Tu viens encourager notre Catherine ? »

Chuchotements embarrassés. Un vent nordique qui souffle dans la chambre. Jacinthe n'a pas l'air enchantée de revoir l'ex-copine de papa. Je risque un entrebâillement d'œil. Papa dévore le bout de ses doigts, coincé entre son ancienne amoureuse et sa nouvelle flamme. Son regard ne se pose nulle part et il rit comme un âne. J'ai honte.

« Mademoiselle Catherine, c'est l'heure de votre toilette ! »

Quel ange, cette infirmière ! Elle met tout ce beau monde à la porte.

« C'est le bouquet ! »

Maman vient de renverser son millième café en bousculant le harem de papa. Avec effort, je maintiens mon œil ouvert. À cet instant, son visage semble à peine moins décomposé que le mien. Encore une fois, papa a mal calculé les entrées et les sorties de son théâtre. Seule ma mère reçoit la permission de rester dans la chambre pendant ma toilette. Elle aspire le fond de café à l'eau par mouvements saccadés. Je lis dans ses épaules affaissées, ses cheveux clairsemés et raides comme des cure-dents, son regard myope de chien abandonné, toute la tristesse du monde. Un vague reproche aussi. Si je n'étais pas clouée à ce lit avec ma tête de pantin trois fois plus grosse que mon corps, elle n'aurait pas eu à se farcir les trophées de chasse de son futur ex-mari. Accablée, maman touche de sa longue main frêle sa côte émiettée lors de l'accident. Entend-elle encore, la nuit venue, mon hurlement brutalement interrompu par l'éclatement

de la lunette arrière de la mini-fourgonnette qu'elle conduisait, ce jour maudit où une guêpe curieuse y avait élu domicile ? Mon visage qui n'en est plus un, mon silence, supplient son pardon. *Je sais, maman. Tu me l'as répété mille fois de ne pas donner du lest à ma ceinture de sécurité.* Sans un mot, ma mère quitte la chambre en traînant des pieds de ciment.

J'ai faim.

« C'est très bien, Catherine ! Tu peux même ouvrir un peu la bouche pour manger ton *jell-o*. »

Je regarde Jacinthe de mon œil de cyclope. Elle change de sujet. Son verbiage m'évite de penser. Puis, une tornade blanche surgit dans ma chambre.

« Regarde ma nouvelle robe, Catherine ! Quand je tourne, on dirait une princesse. »

Florence rayonne. J'étais belle comme elle, avant. La fenêtre qui m'a broyé les traits a dû, en passant, taillader le couloir où affluent les larmes puisque mon œil refuse de laisser passer la rivière. Finalement, revoir Florence ne me fait pas plaisir du tout.

On me dit que je n'ai plus besoin de morphine ; des comprimés d'acétaminophène suffisent. Comme toujours, ce sont les adultes qui décident si je souffre ou non. Je me demande combien de ces comprimés je devrais ingurgiter pour interrompre le cirque. Enfin, c'est tout de même dommage pour la morphine ; j'aimais bien flotter au milieu des vapeurs. J'y ai appris quelques règles instructives.

Première règle : ne jamais annoncer une mauvaise nouvelle à toutes les petites amies, actuelles et anciennes, en même temps. Cela crée des

embouteillages disgracieux dans la chambre d'hôpital de votre enfant.

Deuxième règle : s'assurer de divorcer en bonne et due forme avant de se battre avec une guêpe dans le véhicule que vous conduisez et d'envoyer votre petite famille dans le ravin. C'est plus simple si, par la suite, la première règle n'est pas respectée.

Troisième règle : ne jamais servir de *jell-o* à un enfant défiguré ; il peut s'y mirer de longues minutes.

Bon, voilà papa qui s'amène.

« Bonne nouvelle, Catherine ! Le médecin te donne la permission de faire quelques pas dans le parc avec ton vieux père. Alors, on y va ? »

J'avais oublié la quatrième règle : avant de sortir du cocon de l'hôpital, il faut se faire crever les yeux et les tympons lorsqu'on s'est fait démolir le visage.